

## Chapitre Quatrième. ❀❀

### COMMENT SE FAISAIENT LES CRUCIFIX. IVOIRE ET BUIS. — AVIGNON ET LYON.

QUAND, dans les trésors ou les musées, nous admirons les merveilleux crucifix, legs des âges de foi, nous ne soupçonnons pas tout ce que cette production artistique a coûté de pensées, de délibérations, de démarches, de voyages, d'efforts et d'industries.

Vous allez en juger, chers lecteurs, par l'histoire du crucifix d'Avignon et de son rival de Lyon.

#### I. — LE CRUCIFIX D'IVOIRE.

IL y avait au XVII<sup>e</sup> siècle, dans Avignon, une florissante Confrérie des Pénitents noirs de la Miséricorde. Elle avait, — nous l'avons dit, — pour fin principale de pourvoir aux besoins des prisonniers et d'assister les condamnés à mort, en leurs derniers instants. — Revêtus du sac noir, serré autour des reins par le cordon rouge, les Pénitents, précédés de la croix processionnelle, sortaient parfois de leur chapelle, et parcouraient la ville, quêtant prières et provisions pour leurs chers prisonniers.

Or, il advint qu'en l'an 1659 la dite Confrérie trouva que sa croix n'était plus digne de figurer en tête de ces processions, de plus en plus brillantes. — Le 16 avril, les pieux Confrères tiennent assemblée plénière et avisent au moyen de se procurer un Christ qui réponde à leurs desseins. Leurs discussions et conclusions ont été consignées dans la *Tenne des élections et délibérations du conseil de la dévote Confrérie des Pénitents de la Miséricorde d'Avignon*; ce registre a été retrouvé, il y a quelques années, par M. P. X. Achard, architecte du département de Vaucluse. Détachons-en une page ou deux, bien intéressantes dans les fastes artistiques du crucifix : « L'an 1659 et le 16 d'avril, estant assemblez Messieurs le Recteur et confrères dans la chapelle de la dite compagnie (de la Miséricorde) frère Paul Guichard, Vice-Recteur d'icelle, a remontré que, puisque le dessein de la dite Compagnie est depuis longtemps de faire faire un beau crucifix, pour porter aux processions solennelles; attendu que celui que nous avons à présent est mal fait, l'occasion s'en présentant fort belle qu'il y a en ceste ville un excellent sculpteur étranger qui travaille merveilleusement bien en Ivoire et surtout en figure de crucifix (et comme l'œuvre loue le maistre), il a fait dans ceste

ville des crucifix d'Ivoire excellemment beaux : et si bien son dessein est de s'en aller en Italie, toutefois le dit Sieur Paul Guichard l'ayant pressenti s'il se voudrait arrêter pour faire un gros crucifix pour notre dite Compagnie, il luy aurait promis, que si l'on pouvait trouver promptement une dent d'Ivoire nette et saine de la longueur et grosseur



UN ATELIER POPULAIRE DE SCULPTURE RELIGIEUSE.

nécessaire, il s'arrêterait, et se fait bon de nous faire un Crucifix parfait et accompli, plus long et plus gros que celui que nous portons à présent et y employer tout son savoir et industrie. »



Disons tout de suite le nom de cet habile ivoirier, qui mit ainsi à la disposition de M. le Vice-Recteur des Pénitents noirs « tout son savoir et toute son industrie » : c'est Jehan Guillermin, qui fait pour l'heure son *tour de France*, en attendant qu'il fasse son tour d'Italie, portant dans son sac ciseaux, râpes et gouges à tailler l'ivoire, et s'arrêtant pour y sculpter le Christ mourant, là où il trouvait avec « dent d'ivoire nette et saine », des offres avantageuses qui lui permettent de vivre.

Le passage à Avignon de Jehan Guillermin sembla trop providentiel aux Confrères assemblés pour qu'il fût à négliger.

Écoutons la suite du procès-verbal de la séance.

« Lors le dit Sieur Barnioli, Recteur, informé de la capacité du dit sculpteur, a trouvé très à propos de faire faire de sa main un crucifix d'Ivoire, et pour donner bon commencement à cette œuvre, s'est offert de donner tout présentement six pistoles d'Espagne.

» Alors toute l'assemblée a remercié le dit Sieur Barnioli, Recteur, de son donatif et a été unanimement conclu de faire faire un Crucifix d'Ivoire *le plus beau qu'il se pourra*, et pour cet effet d'accepter le plus promptement possible et à la meilleure condition qu'il sera possible, la dent d'Ivoire pour ce nécessaire. »

Il n'y avait point de dent d'ivoire à Avignon : les Confrères affirment qu'il s'en trouve une à Marseille ; vite on y députe Sieur Pol Guichard. — Le dit sieur s'y rend à ses frais, mais comme la Compagnie veut faire le crucifix *le plus beau qu'il se pourra*, la dent d'ivoire de Marseille n'est point jugée assez grosse pour ce dessein. — Il s'en trouve une, dit-on, à Montpellier. — On va aux informations ; la dent pèse soixante-treize livres. On la montre à Jehan Guillermin qui la trouve fort belle et propre à son dessein. La dent est donc achetée au prix de trente-huit sols la livre monnoye du Roi.

Les Confrères ont donc la matière de ce crucifix merveilleux. — De cette matière brute, il faut tirer ce chef-d'œuvre rêvé par leur amour.

« Le marché de la façon du dit Crucifix, poursuit le compte rendu, fust fait avec le dit Sieur Guillermin sculpteur, ensuite de plusieurs conférences, à quarante escus blancs effectifs. Et pour occasionner le dict ouvrier de se pèner et employer toute son industrie, on luy promist que, si le Crucifix qu'il ferait, estait trouvé *beau à la perfection*, on le récompensait d'une pistole, par dessus le dit prix. »

Le contract est rédigé de manière si engageante que ledit sculpteur « pènera » pour gagner la pistole promise : mais bien plus encore pour glorifier le Dieu Sauveur, en lui taillant une effigie *belle à la perfection*.

Voyez à l'œuvre cet ouvrier, presque inconnu encore, et dont les siècles publieront bientôt le génie. Dans son atelier, sur son établi de sculpteur, ses outils sont étalés, le maillet, la gouge, la râpe et la scie. La précieuse dent d'ivoire est là ; il la prend, la palpe, la regarde avec amour ; de cette masse unie, il va donc faire jaillir les membres et les traits de l'Homme-Dieu mourant. Mais pour réaliser ce type idéal que son cœur entrevoit, il a besoin du secours d'en haut. Pour créer, il lui faut l'aide du Créateur.

Aussi, comme devant sa toile tendue sur le chevalet, Fra Angelico priaït avant de peindre ses christes et ses madones, ainsi je vois Guillermin, à genoux, dans son atelier, les mains sur son ivoire, le regard au ciel, murmurant sans doute quelque prière analogue à la supplication de l'Église (1). « Dieu, tout-puissant, éternel, qui ne réprouvez point que l'on sculpte ou que l'on peigne les images de vos Saints, afin que, toutes les fois que nous les voyons des yeux du corps, autant de fois, nous méditations

1. Prière du Rituel dont l'Église se sert pour la bénédiction des images et médailles.

des yeux du cœur, pour les imiter, leurs actes et leur sainteté, daignez, je vous en conjure, bénir et sanctifier cette sculpture que j'entreprends en l'honneur et à la mémoire de votre Fils unique, Notre-Seigneur Jésus-Christ ! »

Fort de la force d'en haut, Jehan va créer, autant que l'homme peut créer.

Vous cherchez son modèle ; il est là sur sa table. Voyez ce livre ouvert ; c'est la Bible. Dans ses feuillets le sculpteur a glissé, en guise de signets, deux lamelles d'ivoire, l'une au chapitre 1<sup>er</sup> d'Isaïe, l'autre au chapitre XIX<sup>e</sup> de saint Jean. C'est là qu'est son modèle, c'est là qu'est le crucifix buriné par le prophète dans une vision de l'avenir, le crucifix peint par l'Évangéliste, après la contemplation douloureuse du Calvaire. « De la plante des pieds, jusqu'au sommet de la tête, tout est blessure en lui, son visage est livide ; ses plaies sont gonflées, elles ne sont point enveloppées de bandelettes, ni adoucies par l'huile. C'est un homme de douleurs (2). »

Voilà, tracé par Isaïe, le type que Guillermin regardera mille et mille fois durant son travail.

Mais si le prophète lui offre les plaies de Jésus souffrant, c'est l'évangéliste qui lui fait saisir la physionomie de Jésus mourant. Isaïe lui montre le corps déchiré ; — Jean lui offre l'âme, avec ces émotions suprêmes dont il a été témoin, ces émotions que Jésus a révélées par ses dernières paroles (2).

*Mon père, pardonnez leur !*

*Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis.*

*Femme, voici votre Fils. — Jean, voici ta mère.*

*Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?*

*J'ai soif !*

*Tout est consommé.*

*Mon Père, je remets mon âme entre vos mains.*

La miséricorde et la douleur, la soif des lèvres et la soif du cœur ; l'angoisse d'un être, abandonné de tous, même de Dieu ; la paix de l'ouvrier qui a fini son œuvre, l'abandon de l'enfant qui se jette entre les bras de son Père, l'humanité et ses souffrances, la divinité et sa splendeur, physionomie une et multiple, sentiments divers, parfois opposés, voilà tout ce qu'il faut mettre dans cet ivoire.

Écrasé par la grandeur de sa tâche, l'artiste prie de nouveau :

« Mon Dieu, sur cette surface polie où ma main passe et repasse, vous-même creusez les plaies de votre Passion, soulevez les veines, faites palpiter un cœur ; vous-même, dans cette masse inerte, imprimez les douleurs de l'homme et faites resplendir la grandeur infinie d'un Dieu. »

Déjà l'ivoire est dans l'étau ; le long des lignes tracées, la scie fait le premier travail, elle évide et dégrossit. C'est « au fort des chaleurs des mois de juillet et d'août que Jehan travaille au dict ouvrage ; » la sueur coule de son front : « Que ces gouttes de sueur, prie l'artiste, unies à vos gouttes de sang, me méritent, ô mon Dieu, de faire votre image, aussi belle que se peut. »

L'ivoire, on le sait, résiste à l'effort du ciseau ; le travail de la scie achevé, c'est à la râpe que l'artiste recourt pour effiler, amincir ces membres dont l'œil peut deviner déjà les premiers contours.

Au bout de quelques semaines, cet ivoire est devenu un corps humain, aux grandes lignes admirablement proportionnées ; mais rien ne laisse encore soupçonner quel est cet homme... s'il est vivant, ou mort, ou mourant... ce qu'il sent, ce qu'il éprouve.

L'artiste dut prier avec plus d'instance : « O Dieu, qui jadis, au dire de l'Écriture,

1. Isaïe, 1, 6.

2. Jean, XIX, 26 et suiv. et les Évang. parallèles.



avez rempli de votre esprit (1) les sculpteurs Beseleel et Ooliab, pour qu'ils pussent avec l'or et l'argent fabriquer un tabernacle digne de votre temple, emplissez-moi de sagesse et d'intelligence, pour que je sculpte dignement, dans l'ivoire, votre corps adorable, vrai tabernacle de la divinité. » Ce disant, il ouvre saint Jean et lit : « Là ils le crucifièrent. » — Guillermin prend son foret ; dans les pieds, dans les mains du Sauveur, il creuse les trous qu'y ont pratiqués les clous. Il prend son burin et il dessine ces doigts qui se raidissent, ces muscles qui se contractent sous l'effort de la douleur. Des mains le burin descend le long des bras où il dessine l'horrible froissement des nerfs tendus par la souffrance ; il arrive à la poitrine de l'Homme-Dieu, où, avec une connaissance anatomique qui émerveille les savants, il fait ressortir, à travers les tissus déchirés, tous ces os, qu'au dire de David, on aurait pu compter (2).

Jehan est aussi habile à draper une étoffe qu'à sculpter l'ossature humaine. Qu'elle est gracieusement nouée la ceinture qui enveloppa les reins du Sauveur ! C'est sur cette



CRUCIFIX D'AVIGNON.  
Côté droit de la face : la douleur.  
D'après la photographie de M. Michel (Avignon).



CRUCIFIX D'AVIGNON.  
Côté gauche de la face : la résignation.  
D'après la photographie de M. Michel (Avignon).

écharpe que, dans quelques semaines, le travail pleinement achevé, l'ivoirier gravera son nom, devenu immortel.

Un instant, il laisse le corps souffrant du Christ : dans un fragment d'ivoire sa scie coupe un écriteau ; la râpe lui donne la souplesse d'un parchemin aux bords qui se replient ; le poinçon y grave l'inscription que dicta Pilate :

JESUS NAZARENUS, REX JUDEORUM.

Elle était écrite en hébreu, en grec et en latin, dit Jean l'Évangéliste, et Jean le sculpteur, avec une rare fidélité, l'écrivit en hébreu, en grec et en latin.

Ce dernier travail, si parfait fût-il, n'était qu'un travail de patience. L'œuvre de génie va commencer.

Jehan a sculpté le corps du Sauveur ; dans les traits du Sauveur il va mettre une âme, l'âme de l'Homme-Dieu. A ce moment suprême il dit sans doute avec David :

1. Exode, xxxv et xxxvi.  
2. Psaume XXI, 18.

« Seigneur, faites luire votre Face aux yeux de votre serviteur (1). » — La gouge délicate va et vient sur l'ivoire ; « sur cette figure elle représente deux aspects, sans que l'ensemble de la physionomie soit détruit. Du côté droit les traits souffrent, la pupille de l'œil est fortement contractée ; une ride profonde, empreinte au-dessus du sourcil, trahit la nature de l'homme. Faites un pas, regardez la partie gauche de la face : plus de douleur, rien de terrestre ; le Dieu se révèle ; il s'élançe vers le ciel et vous reconnaissez Celui dont le dernier soupir deviendra le salut du monde (2). »

Le sculpteur a lieu d'être heureux ; dans ce morceau d'ivoire, il vient de reproduire la Face de l'Homme-Dieu, la Face auguste que les Anges adorent ; mais son ambition n'est point satisfaite : il veut faire parler cet ivoire, il veut lui faire murmurer les paroles de Jésus mourant. Il prie encore et dit à Dieu : « Vous m'avez montré votre face, que votre voix maintenant retentisse à mon oreille (3) ! » — La voix retentit : « Mon Père, pardonnez-leur ! » et dans le regard du Christ, levé vers le ciel, le burin met une requête de pardon. — Il entend ces mots de Jésus : « J'ai soif ! » — Le burin de Jehan creuse la bouche et en détache une langue pendante et desséchée qui semble demander une goutte d'eau (4). Il entend ces mots : « Tout est consommé. » — « Je remets mon âme entre vos mains. » L'outil docile, exprimant sur le même visage deux sentiments qui semblent opposés, met une paix profonde sur ces traits tirés par la douleur.

Il manquait un diadème à la tête de l'Homme-Dieu ; Guillermin le lui a donné. A elle seule, cette couronne d'épines est une merveille de l'art. Elle est faite de trois branches entrelacées et ciselées dans l'ivoire avec une perfection inouïe. Elle entre si profondément dans le chef adorable de Jésus ; elle plisse, meurtrit et déchire si cruellement la peau de son front, qu'on songe, en la voyant, à la vérité de la parole d'Isaïe : « *Usque ad verticem non est in eo sanitas*, » tout est plaie en lui, jusqu'au sommet de la tête.

L'imagier a reproduit l'Homme de douleurs, selon le modèle que lui offraient Isaïe et saint Jean ; c'est donc avec une joie légitime que, remerciant Dieu de l'avoir si bien secondé, il prit une dernière fois son burin, et écrivit, un peu en arrière, sur l'écharpe qui ceignait le Sauveur :

JOË. GUILLERMIN. INV. ET  
SCULP. AVEN. 1659.

Jean Guillermin a fait dessin et sculpture. Avignon, 1659.

Les Confrères de la Miséricorde avaient voulu un crucifix qui fût beau à la perfection ; or, lisons-nous au Registre de la Confrérie, « Il arriva que les deux bras du dit Crucifix se rayèrent un peu, si bien qu'il fut trouvé bon, puisqu'il y avait d'ivoire de reste, de faire deux autres bras qui ne fussent pas rayés et d'achever les uns et les

1. Psaume CXVIII, 135.  
2. Alphonse Rastoul.  
3. *Ostende mihi faciem tuam, sonet vox tua in auribus meis.* (Cantiques, II, 14.)  
4. Cette langue desséchée n'apparaît plus sur les lèvres du Sauveur. M. Auguste Canon, sur le témoignage de M. P. X. Achard, explique ainsi cette disparition : « Dans les premières années du dernier siècle, une fête religieuse attira dans les murs d'Avignon les Pénitents noirs de Carpentras. Selon l'usage, les Pénitents noirs d'Avignon vinrent attendre leurs Confrères sur les bords du fleuve. Tout se passa selon la lettre et l'esprit du Cérémonial usité en pareille circonstance. Les Confrères se donnèrent l'accolade fraternelle et ils échangèrent leurs croix processionnelles ; mais avant d'en venir à cet échange, on fit embrasser les deux christes, conformément à une très ancienne coutume. Le pénitent qui portait le christ d'ivoire appuya trop fortement la figure du divin Crucifié sur le christ de Carpentras, et la langue que Guillermin avait sculptée sur les lèvres de son chef-d'œuvre, fut brisée et tomba sur le sol, sans qu'on s'en aperçût. » (A. Canon, *Le Christ en bois de Jean Guillermin*, page 12.)